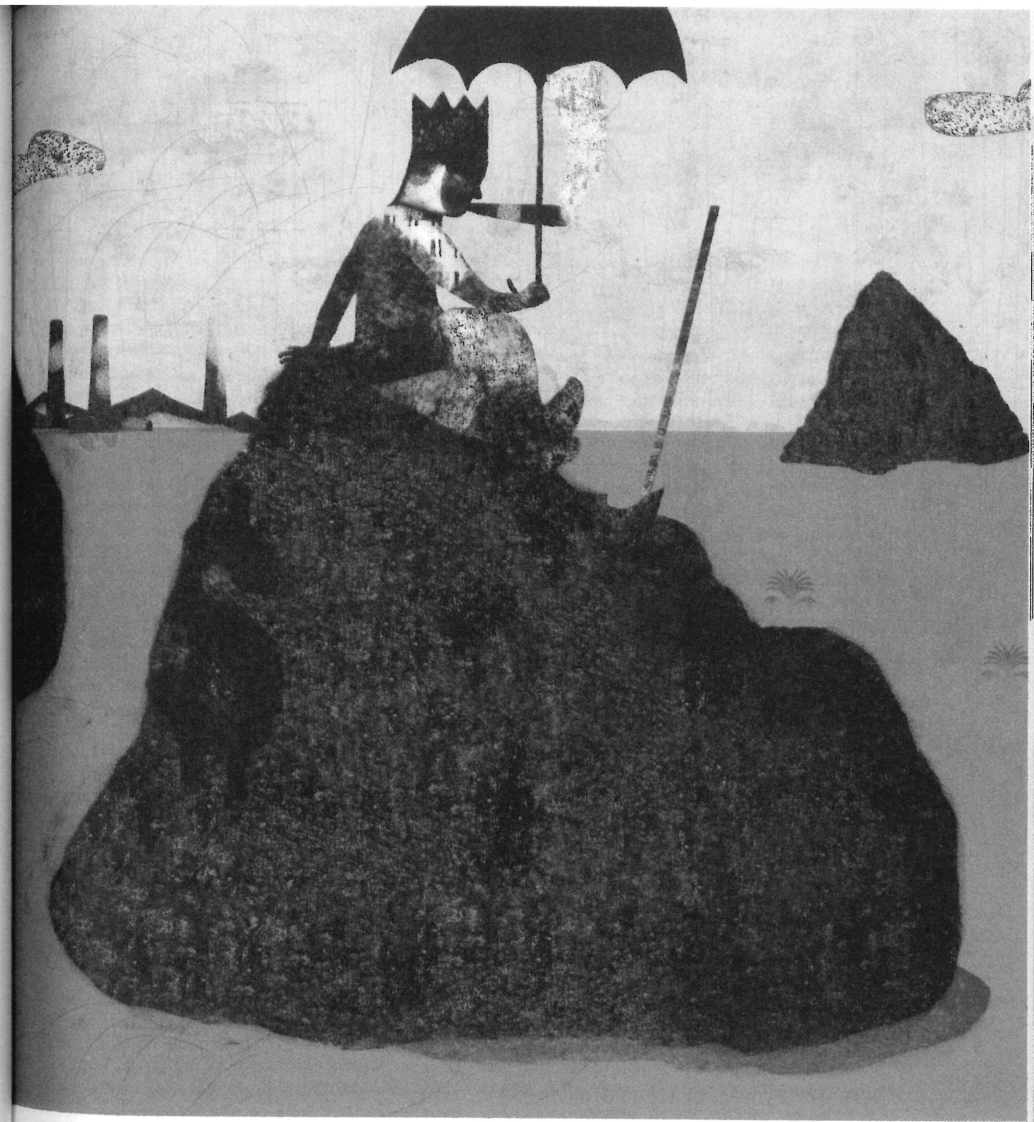


La très résistible ascension de George Arthur Forrest, vice-roi du Katanga

Au cœur de l'Afrique, dans l'ancien pays de Mobutu, il est des gisements miniers qui, depuis plus d'un siècle, suscitent convoitises et passions. Fils d'un jeune mousse venu d'Australie, l'homme d'affaires belge George Arthur Forrest s'est taillé un empire dans le fief congolais des « mangeurs de cuivre ».

Par Colette Braeckman



Lubumbashi, novembre 1999. Antichambre du bureau du président congolais, Laurent-Désiré Kabila. Dans son uniforme vert, le jeune soldat demeure impassible. Son regard ne cille pas lorsque la secrétaire, tremblante et les larmes aux yeux, se précipite hors du bureau du Président. Comme habitué aux éclats de voix qui parviennent de l'autre côté de la porte close, le militaire reste indifférent.

L'ancien maquisard, qui a succédé au maréchal Mobutu, aime recevoir ses hôtes à Lubumbashi, capitale de la pro-

vince du Katanga. La cité est plus propre que Kinshasa, la misérable métropole congolaise. Katangais d'origine, celui que tout le monde appelle le « Mzee » (le Vieux) se sent à l'aise dans cette province plus vaste que la France, poumon économique du pays.

Assis en face de moi, sur une banquette en bois, George Arthur Forrest – surnommé « Jojo » par ses proches – patiente lui aussi. Cheveux bruns comme colorés et cravate rouge bien serrée, je ne le connais pas encore. Il transpire dans son costume bleu à fines rayures.

D'un coup, les portes du bureau présidentiel s'ouvrent. Epaules de camionneur, tignasse en

bataille, un homme en jaillit. Il s'appelle Billy Rautenbach. C'est un entrepreneur blanc venu du Zimbabwe, le pays de Robert Mugabe, principal soutien militaire de Laurent-Désiré Kabila. Pour prix de ses services, Mugabe avait obtenu sa nomination à la tête du plus important conglomérat minier du pays. Mais l'heure de la disgrâce a sonné. D'où les éclats de voix : Billy Rautenbach vient de se faire renvoyer comme un malpropre.

Dans l'antichambre, George Arthur Forrest se dresse pour entrer à son tour dans la petite pièce étouffante. Il est l'homme le plus riche de la province, sinon du Congo. Son logo, initiales noires sur carré jaune, s'affiche partout. Son heure est venue. Il n'entend pas la manquer. L'entretien entre le président congolais et le riche homme d'affaires dure longtemps, très longtemps.

Quand arrive mon tour, je demande à Laurent-Désiré Kabila, le tombeur de Mobutu, pourquoi tout le monde entre dans son bureau en tremblant. Il éclate de rire sans répondre. Engoncé dans une saharienne noire, allure de gros Bouddha hilare, il ne fait aucune allusion à George Arthur Forrest.

Il me faudra du temps pour comprendre que, derrière la porte close du bureau présidentiel, à quelques mètres, vient de se jouer un coup à plusieurs dizaines de millions de dollars.

Un coup qui propulse George Arthur Forrest à la tête de la Gécamines, la « vache à lait » du pays, l'héritière de l'Union minière du Haut-Katanga, le plus grand conglomérat minier colonial jamais mis sur pied. Un coup qui vaudra rapidement à l'industriel le surnom de « vice-roi du Katanga ».

Devenu président du conseil d'administration, George Arthur Forrest prend la tête d'une entreprise qui a longtemps assuré un tiers des revenus du Congo. Son ambition affichée : sinon refaire de la société moribonde le joyau du Congo, du moins en ressusciter les plus beaux morceaux.

La cheminée froide de Lubumbashi

Le face-à-face entre les deux caractères est étonnant. Longtemps, Laurent-Désiré Kabila a survécu sur les bords du lac Tanganyika en vendant de l'or pour vêtir et nourrir ses combattants. Arrivé à Lubumbashi en 1997, à la tête d'une armée d'enfants soldats et de Rwandais longilignes et silencieux, il ne trouve rien d'autre qu'une immense friche au cœur de la ville. Des bâtiments aux toits éventrés, une cheminée froide, des wagons à l'arrêt et des carcasses d'engins désossés.

L'orgueilleuse Gécamines d'autrefois est en état de mort clinique. Seul un imposant terril subsiste, à proximité des installations en ruine. Quatorze mil-

lions de tonnes de scories, tous les déchets rejetés par un siècle d'exploitation minière, dorment sous la pluie.

A l'époque, Mobutu tient toujours Kinshasa. Kabila a besoin de liquidités pour payer ses soldats et conquérir la capitale. Le rebelle signe à Lubumbashi, dans la grande salle de l'hôtel Karavia, un contrat d'un milliard de dollars avec un opérateur minier, une junior américaine qui accepte de financer sa guerre.

En dépit de sa fortune, George Arthur Forrest est tenu en lisière. Depuis des années, il lorgne sur les gisements miniers mais Laurent-Désiré Kabila le fait enfermer. Enfin presque : *Jojo* est placé en résidence surveillée. Le nouveau maître veut tenir à l'œil cet homme qui, pour avoir vécu de l'intérieur le long règne de Mobutu, connaît le Congo mieux que lui. Il n'a pas forcément tort : le regard brun et perçant de Forrest trahit le joueur et l'ambitieux, la Légion d'honneur qu'il aime arborer rappelle ses relations.

Lorsque l'étreinte de Kabila se relâche, Forrest file doux. Il noue des contacts avec les nouveaux ministres, joue de ses liens en France et en Belgique et fait savoir, discrètement, qu'il nourrit de grands projets. Un an plus tard, il se lance dans l'exploitation de la mine de Kasombo, à quarante kilomètres de Lubumbashi. Ses premiers pas dans le secteur minier.

Le chef des terres de Lukalange, dont dépend le gisement, se souvient de toute l'histoire. Il interromp sa sieste pour m'offrir un siège très bas au dossier très haut. Au bord du sentier qui mène à la carrière, des femmes proposent quelques légumes rachitiques – piments, haricots et tomates tavelées – alignés sur un sac de toile. Bras tendu, le chef désigne une sorte de dune noire qui domine le village. Ce sont les remblais de la mine, jetés au milieu des champs : « *Les sources sont polluées, la rivière a été asséchée par les déchets accumulés. L'agriculture, c'est fini. Plus rien ne pousse ici. Comme si la terre avait été empoisonnée.* » Des garçons chaussés de bottes se mêlent à la conversation. Sur un ton décidé, le plus âgé explique : « *En 1999, Forrest est parti après avoir gagné son argent et il nous a laissés les trous, qui se sont remplis d'eau. Heureusement, dans les remblais, il y a encore de la "matière". C'est notre seule ressource.* »

Les garçons du village tamisent les déchets. On les appelle les « creuseurs ». Ils sont des milliers. Tous les jours, ils remplissent des sacs de cinquante kilos et les apportent à un négociant chinois établi au début de la piste, au croisement de la route qui mène à Lubumbashi.

« *Je ne comprends pas ce qui se passe*, dit le chef du village. *Depuis toujours, ces terres sont à nous. Mais maintenant, je vois débarquer de grands hommes qui parlent anglais avec un drôle d'accent. Ils consultent des cartes, se dirigent vers une colline, un petit bois et déclarent : "C'est ici. Cette concession nous appartient, nous l'avons achetée."* Et dès qu'ils commencent à creuser, ils tombent sur des gisements de cuivre... »

Le chef ignore que la loi, qui interdisait de vendre le sol du pays et empêchait les étrangers d'accéder aux zones minières, a été abrogée. Aujourd'hui, il suffit aux acheteurs de s'adresser au cadastre minier à Kinshasa, de désigner sur plan la parcelle qui les intéresse et l'affaire est conclue presque aussitôt. Le chef ne peut pas imaginer que les étrangers disposent de photos satellites. Il ne sait pas que les étrangers ont d'abord fait escale au musée de Tervueren en Belgique, pour y acheter copies des relevés géologiques effectués du temps de la colonisation.

George Arthur Forrest restera deux ans à Kasombo. Il laisse derrière lui deux cratères dont l'eau bleue reflète les nuages. Des cratères devenus un lieu d'excursion pour les expatriés.

Forrest réveille l'espoir, il en joue

Nous sommes en décembre 2000, l'heure du triomphe. A quelques mètres de la cheminée de la Gécamines, l'homme d'affaires inaugure en grande pompe les installations de la Société du terril de Lubumbashi (STL). Une usine toute neuve, peinte en bleu et dotée d'installations ultra-modernes surveillées par électronique depuis une chambre de contrôle.

L'investissement de 145 millions de dollars est la plus importante mise d'argent frais réalisée au Congo depuis des années. Dans un pays en guerre, dans une ville à portée de canon d'hommes en armes rêvant de s'emparer du coffre-fort katangais, Forrest réveille l'espoir. Il en joue et compte bien en profiter.

Son idée ? Simple, mais géniale : sans creuser ni chercher plus loin, mettre en exploitation les quatorze millions de tonnes de scories du terril de Lubumbashi. Il veut amener vers le four des pelletées de gravier gris, leur faire passer l'épreuve du feu, en retirer du cuivre et du cobalt. Forrest sait que l'on peut transformer en or les poussières accumulées en cent ans d'activité minière à Lubumbashi.

Ce jour-là, le chef coutumier de Lubumbashi consacre George Arthur Forrest « Kialika » (celui qui prospère). Visage enduit de kaolin, costume saupoudré de poudre blanche, *Jojo* s'adresse en swahili aux danseurs ceints de plumes d'autruche et aux hommes dissimulés derrière des masques de céré-

Forrest sait que l'on peut transformer en or les poussières accumulées en cent ans d'activité minière à Lubumbashi.

monie. Aux applaudissements de la foule et aux félicitations des ministres et diplomates convoqués dans son avion personnel depuis Kinshasa, il répond en martelant que lui parie sur le Congo, que lui n'abandonne pas le pays.

Forrest marche sur les pagnes des femmes étendus sur le sol en guise d'hommage. Mais son triomphe est menacé. Un mois plus tard, l'ancien maquisard Kabila, celui-là même qui l'a fait « vice-roi », tombe sous les balles de son garde du corps. Si, au Congo, les dirigeants, les syndicats et la presse présentent Forrest comme le sauveur du Katanga, à l'étranger, en Belgique surtout, les critiques pleuvent. Il est de plus en plus souvent présenté comme l'interprète d'un « tango mortel ». Loin de présider au redressement du secteur minier, l'industriel aurait accéléré son pillage. En janvier 2001, il abandonne ses fonctions à la Gécamines, sans renoncer en rien à son ambition.

La belle époque de l'insouciance

Etrange Belge que George Arthur Forrest... L'homme d'affaires n'a pratiquement jamais vécu en Belgique. Après avoir fait des pieds et des mains pour obtenir un passeport belge, il le regrette parfois : « *Il y a des jours où je me demande si j'ai bien fait... Cela m'a pris dix ans de tractations. Et, du moment où j'ai obtenu la nationalité belge, en 1997, les attaques contre moi ont commencé!* »

Il tient cependant à ce passeport comme s'il symbolisait l'aboutissement de la saga familiale. Tout commence en 1922. A cette époque, l'administration coloniale s'emploie à prendre en main le vaste territoire congolais légué par Léopold II. Au Katanga, la province la plus riche, déjà célèbre par les milliers de tonnes de cuivre livrées aux Alliés durant la Première Guerre mondiale, les nouveaux venus affluent de partout. Eglise orthodoxe de style byzantin, cathédrale de briques roses, temple hindou, synagogue, les bâtiments religieux de Lubumbashi rappellent que la ville, qui s'appelle encore Elisabethville, accueille plus de vingt-cinq nationalités. Rassemblés autour de l'Union minière du Haut-Katanga, les Belges tiennent le haut du pavé. Mais dans ce pays neuf, tout le monde a sa chance.

Malta Forrest – le père de *Jojo* – a 15 ans quand il arrive dans la ville du cuivre. Ce jeune mousse

venu d'Australie et de nationalité néo-zélandaise débarque au Cap (Afrique du Sud) et remonte aussitôt au nord, jusqu'à Kolwezi où la savane est éventrée par les premières carrières. Il y rencontre Rachel Cappeluto, une jeune juive qui a quitté les bords de la Méditerranée pour fuir le début des persécutions religieuses. La jeune femme a déjà deux enfants, Victor et Violette, nés d'un premier mariage. Le couple s'installe à Kolwezi, où George naît en 1940. Arrivé sans un sou, Malta ne met pas longtemps à faire fortune, en se lançant dans le commerce, notamment le transport des minerais.

La maison des Forrest, une vaste demeure bourgeoise, n'est pas située au cœur de la ville coloniale de Kolwezi, réservée à l'establishment belge. Elle est séparée par une subtile distance géographique et sociale. Depuis, les arbres ont poussé. La *barza*, sorte de terrasse en bois qui ceinture le premier étage, s'est fissurée. Mais l'entrée imposante, les pièces aérées et la piscine aujourd'hui abandonnée témoignent de la réussite de Malta Forrest.

L'enfance de Jojo est celle d'un privilégié. « C'était la belle époque, l'insouciance. Les jeunes étaient nombreux et se mélangeaient joyeusement, sans tenir compte des classes sociales. Mon père avait fondé le cercle hippique. Il était passionné d'équitation. »

Un ancien condisciple de Jojo sur les bancs de l'école à Kolwezi se souvient : « Ce n'était pas le Petit Chose. Il savait qui il était. Gosse de riches, à la fois arrogant et timide, il pouvait piquer des colères terribles. Très vite, il a su commander. Les affaires étaient dirigées par son demi-frère Victor. La passion de Jojo, c'était le cercle hippique. Lorsqu'il y avait des compétitions sportives le dimanche, plus rien d'autre n'existait. Toute l'entreprise était convoquée, y compris les Blancs, sommés de tenir le bar. »

A Wavre, dans la campagne brabançonne où s'est déroulée la bataille de Waterloo, trônent des photos du patron portant casquette et lunettes de soleil,

Les rebelles font répéter à l'épouse de Forrest : « Mon mari est un sale capitaliste. » « N'hésite pas, cela ne coûte rien... » lui souffle l'intéressé.



souriant plus largement que d'ordinaire, entouré de cavaliers et de trophées. Aujourd'hui encore, il préside la fédération équestre du Congo.

En 1960, pendant que Victor, le demi-frère, et Malta, le père, sont aux commandes de la société familiale, George, 20 ans, s'inscrit à l'Université libre de Bruxelles. La politique congolaise ne tarde pas à le rattraper : ses amis d'études et de sortie, de jeunes Congolais, sont rappelés d'urgence au pays. Mobutu s'est emparé du pouvoir, après avoir défenestré le Premier ministre Patrice Lumumba. Il a besoin de jeunes intellectuels pour le seconder.

Forrest rentre peu après au Congo. Ses copains sont devenus ministres. Ces relations permettent à l'entreprise familiale de limiter les dégâts de la « zaïrianisation », la nationalisation des biens des étrangers lancée par Mobutu. Forrest soupire : « Dans cette affaire, la famille n'a perdu qu'une usine de tabac, mais mon vieux père en est sorti très secoué : son cœur a cédé. » Lorsqu'il est question de Malta ou des attaques dont sa famille a fait l'objet, un voile obscurcit son regard, d'ordinaire si ferme.

Sous le règne de Mobutu

La fortune des Forrest se construit dans les transports et les travaux publics. L'entreprise est experte en « découverte » : il s'agit de dégager les abords des gisements afin de permettre leur mise en exploitation industrielle. Du gros œuvre. Dans les années 70, les contacts de Jojo au gouvernement permettent de passer à la vitesse supérieure : les entreprises Forrest se voient confier de grands chantiers, les routes du Katanga et la réfection de la base militaire de Kamina, dans le nord de la province, près de la frontière angolaise.

Kamina est un lieu stratégique de première importance depuis la fin de la Seconde Guerre mon-

diale : les Belges y ont construit la plus longue piste d'aviation d'Afrique et des bunkers dans lesquels les leaders du « monde libre » auraient pu se réfugier si l'Europe était passée aux mains des communistes ! Désormais, ce sont les Français qui souhaitent entraîner au Katanga leurs avions Mirage. L'entreprise Forrest prépare le terrain.

En 1978, la guerre froide s'invite au Katanga. L'Angola voisin est passé sous l'influence des Russes et des Cubains. Ses dirigeants marxistes ont une revanche à prendre contre Mobutu, l'allié des Américains. Un samedi de mai 1978, Jojo aperçoit par la fenêtre des militaires inconnus débouler dans sa propriété, bousculer tout le monde et foncer vers la maison. Il s'habille à la hâte, descend dans le hall et se retrouve dos au mur, une arme sous le menton.

Les hommes, qui parlent la langue locale, le tshokwe, et un swahili coupé de portugais, l'injurient copieusement. Pour eux, il est l'ami de Mobutu, le complice du régime. Séance tenante, ils le condamnent à mort. « A ce moment-là, je ne pensais à rien, sauf qu'il était idiot de finir ainsi », confie Forrest aujourd'hui. L'homme n'a jamais été enclin aux réflexions métaphysiques.

Trente ans plus tard, le vieux Kayombo, qui se chauffe au soleil dans la cour de la « maison Forrest », se souvient toujours de la scène. « Lorsque nous avons vu le patron collé au mur, sa femme tirée de la chambre à coucher avec les enfants qui pleuraient, les rebelles qui se préparaient à tirer, nous nous sommes précipités vers la maison. Nous avons crié aux rebelles de ne pas tuer Monsieur George, nous nous sommes jetés entre les soldats et la famille. » Pourquoi ce geste ? Kayombo plisse ses yeux malins : « Mais parce que c'était un bon patron et que, lui parti, nous aurions été sans travail... »

Grâce à l'intervention de ses employés, la tension

s'apaise. Une conversation s'engage en swahili avec les soldats. Jojo place un mot, puis deux. La palabre commence. Il sait qu'il est sauvé. Il est séquestré chez lui durant quatre jours et sa femme doit suivre des cours d'« éducation marxiste ». Les rebelles lui font répéter : « Mon mari est un sale capitaliste. » « N'hésite pas, cela ne coûte rien... » lui souffle l'intéressé.

Pour remercier ses domestiques, il leur donnera une dizaine de dollars en francs congolais. Lors du départ à la retraite de Kayombo, il ajoutera une machine à coudre et un sac de maïs de cinquante kilos chaque mois...

Forrest a la vie sauve, mais la tension est à son comble : « Les rebelles commencent à tuer. Une quarantaine d'Européens sont massacrés. » Deux jours plus tard, envoyée par Valéry Giscard d'Estaing, la Légion étrangère saute sur Kolwezi.

Forrest refuse de quitter le Congo. « Les paras belges, arrivés après la bataille, voulaient faire évacuer tout le monde. Ceux qui les ont suivis ont perdu leur maison et leur travail. Les maisons ont été pillées et la Gécamines a licencié ceux qui manquaient à l'appel. »

Jojo connaît la ville dans tous ses recoins. Il se rend indispensable, guide les légionnaires, propose son téléphone aux journalistes. Généreusement indemnisé pour la destruction de ses engins de travaux publics, il les remplace par du matériel neuf et reçoit de nouvelles commandes.

En 1988, après le décès de son demi-frère Victor, George Forrest prend les rênes de la société et rachète les parts des autres membres de sa famille. Il a 48 ans. Longtemps dans l'ombre, il a eu le temps de peaufiner ses ambitions et d'aiguiser cet étonnant regard brun qui seul trahit la passion chez cet homme que l'on pourrait croiser dans la rue sans le remarquer. Il rêve d'étendre les activités de son groupe.

Entré en phase terminale dès le début des années 90, le régime de Mobutu est devenu infrequentable. La guerre froide est finie. Les Occidentaux ont soudain des pudeurs à soutenir le « rempart contre le communisme en Afrique ». Au Katanga, l'effondrement de la mine de Kamoto, la plus importante du complexe de Kolwezi, celle qui permet de faire encore vivre la Gécamines, fait chuter la production. Les caisses sont vides. La Banque mondiale et le FMI, qui ont tant prêté en fermant les yeux, interrompent les crédits. Privée de ses bailleurs de fonds internationaux, l'immense société d'Etat devient ingérable.

Forrest plaide pour la privatisation et la « vente par appartements » des actifs du conglomérat minier. Il est soutenu par le Premier ministre Kengo, une vieille relation, mais le dictateur ne veut rien entendre. Par nationalisme et parce qu'il veut garder l'accès à son coffre-fort. La Gécamines occupe encore quarante mille ouvriers. Elle fait tourner les écoles et les dispensaires. Ses fermes et ses ranchs nourrissent encore toute la province. Mais Mobutu puise dans la caisse à pleines mains, ne réinvestit rien. La société entre en agonie.

Le « vice-roi » du Katanga en son jardin

Le dictateur tient encore à un fil. Forrest attend et prépare ses contacts. A toutes fins utiles, il a racheté 80 % des cimenteries du pays, au Katanga, mais aussi au Kivu, à l'est, et dans la capitale, à Kinshasa. Lorsque le pays sera à reconstruire, il veut être incontournable. La descente aux enfers du Zaïre coïncide avec la mort de son épouse, Maggy, emportée par une malaria fulgurante. Même l'homme le plus puissant du pays n'a pu enrayer la maladie...

C'est cet homme-là qui prend en 1999 la tête de la Gécamines. Un homme dur et silencieux. Un homme patient, dont la famille n'a jamais abandonné le Katanga depuis le jour où Malta Forrest a posé le pied à Kolwezi, qui a survécu à la « zairianisation », a échappé au poteau d'exécution, à l'agonie du régime Mobutu, à la prise de Lubumbashi par Kabila, qui a tenu bon à la mort de sa femme... Le triomphe de ce Blanc est le fruit d'une endurance obstinée, là où plus d'un aurait renoncé.

Désormais, le « vice-roi » du Katanga est en son jardin. Il se dépense sans compter. Forrest rêve de faire classer Lubumbashi comme « patrimoine de l'humanité ». Il faut traverser le centre-ville le nez en l'air pour comprendre cette ambition.

Les bâtisseurs d'Elisabethville ont légué des pignons chantournés, des façades baroques, repeintes en bleu ou en rose, des balcons délicatement ouvragés, des vitraux art nouveau. Lubumbashi est

une ville art déco, miraculeusement préservée au cœur de l'Afrique. Inspirées des architectures flamande ou afrikaner, les courbes et les contrecourbes des maisons se découpent sur le ciel bleu. Les quartiers résidentiels abritent même des chalets suisses et des mas provençaux !

Lorsque le regard s'abaisse, une autre réalité s'impose. Les vitres sont brisées, les pièces surpeuplées, du linge pend aux fenêtres. Les rez-de-chaussée sont envahis de bimbeloterie asiatique. Pour se frayer un passage sur les trottoirs, il faut bousculer les vendeurs de rue qui proposent des cartes de téléphone, des colliers de malachite ou des masques de cuivre repoussé.

Le seul endroit calme du centre-ville est un vaste terre-plein planté de gazon et de quelques fleurs, au milieu de rues qui se coupent à angle droit. Là, des enfants bien habillés jouent sur des balançoires et des toboggans aux couleurs vives. Le square George-Arthur-Forrest n'est troublé que par l'incessant vacarme des semi-remorques qui traversent la ville à toute heure, chargés de sacs de minerai.

Les journaux de Lubumbashi consacrent souvent de pleines pages à la célébration des exploits équestres de Malta, le fils aîné du chef et jeune champion d'équitation. Tradition familiale oblige, deux des trois fils Forrest sont cavaliers. Trois garçons : l'aîné, Malta, qui porte le prénom du fondateur de la dynastie, et deux jumeaux, Mike et George. Ce dernier, qui a hérité du prénom de *Jojo*, remplace souvent son père dans les colloques et les conférences.

Le « vice-roi » du Katanga sacrifie aussi à des sports plus populaires. Avec Moïse Katumbi, le très charismatique gouverneur du Katanga, qui rêve de grands travaux, de quartiers résidentiels et d'une plage privée, *Jojo* est copropriétaire d'un club de foot, le TP Mazembe. Les meilleurs joueurs du pays arborent son maillot. Forrest est aussi devenu mécène : il soutient la galerie d'art du musée de Lubumbashi, finance la numérisation des plaques de verre des archives de la Gécamines, fait venir en Europe de jeunes artistes, soutient le zoo de la

Le triomphe de Forrest est le fruit d'une endurance obstinée, là où plus d'un aurait renoncé.

ville, l'un des plus anciens du continent, et donne de discrets coups de pouce à des écrivains, des réalisateurs...

La quête des « mangeurs de cuivre »

Le boom du cuivre et du cobalt a ramené l'argent dans la grande ville du Katanga. Mis à mal par la gabegie, les guerres, la division du pays, l'Etat a toutefois déclaré forfait. Les services publics ont disparu. Tout se paie, tout s'achète : les étudiants paient leurs profs et monnaient leur diplôme, les plaignants rétribuent les magistrats pour s'assurer un jugement favorable, les malades avancent l'argent dans les hôpitaux et apportent le matériel chirurgical. Des accouchées qui ne peuvent s'acquitter des coûts de l'intervention sont retenues durant plusieurs mois sur leur paillasse de parturiente. Le choléra fait encore des ravages car les rivières sont polluées, l'eau potable demeure un luxe. Même les morts peuvent être gardés en otages, afin d'obliger les familles à payer les frais...

Chercher l'argent est l'obsession de tous. Dans la province du cuivre, la quête est un peu plus facile, car chacun peut tenter sa chance. Tandis que les grands investisseurs se détournent, effrayés par la guerre et le chaos, les « mangeurs de cuivre » du Katanga se sont réapproprié les richesses de leur province. Ils sont plus de soixante mille « creuseurs » égaillés dans les carrières abandonnées. D'autres récoltent les pierres tombées des wagons entre les travées du chemin de fer ou piochent dans les sous-bois. Mais leur temps s'achève. La privatisation des concessions de la Gécamines rattrape les « creuseurs ».

Ces dernières années, à Ruashi, un quartier populaire de Lubumbashi, des milliers de silhouettes s'affairaient dans la mine de l'Etoile. Pour accéder à la carrière, les « creuseurs » cotisaient auprès d'une mutuelle, qui leur garantissait des funérailles dignes en cas d'accident. Une société sud-africaine, alliée au gouverneur de la province, a fait table rase de ce système. Les bulldozers ont aplani les dizaines de monticules de la mine de l'Etoile. Des pelles géantes excavaient méthodiquement un grand cratère. Il y a maintenant des arbres en pot, des barbelés et des surveillants qui parlent anglais... Les descendants des Boers sont sans complexes : ils ont donné 200 dollars à chaque famille en la priant de vider les lieux et renvoyé quatre cents enfants à l'école.

La région de Luisha, à quatre-vingt-quinze kilomètres à l'est de Lubumbashi, est le dernier refuge des « creuseurs ». A mesure que les géants miniers étendent leurs clôtures et paient des gardes privés, ils affluent de partout. Des hommes remontent du sous-bois chargés de sacs, couverts de boue, de la tête aux pieds. Une heure plus tard, ils sont mécon-

naissables. Chemise blanche, pantalon repassé, Zacharie Mukeba et Stephane Mudimbi s'expriment en français. L'un est licencié en économie, l'autre docteur en droit. « Nous sommes organisés par groupes de quatre ou cinq hommes et, chaque jour, nous ramenons deux cents sacs, soit dix tonnes de "matière". Si la teneur est jugée bonne, cela nous fait 200 dollars. » A Luisha, les occasions de dépenser l'argent ne manquent pas. De la musique s'échappe des auvents. Sous une tente, il y a des projections de kung-fu. Les échoppes proposent des bottes et des pelles, mais aussi des chaussures à bout pointu, des vêtements à la mode, des appareils vidéo.

Comme tous les miniers, George Forrest est hostile aux creuseurs : « Ils écrèment la surface du gisement, prennent le meilleur. Après, il est plus difficile et plus coûteux d'aller en profondeur ramener le reste. » Tout au bout de la piste, il a acheté deux concessions, Hewa Bora et Kasonga.

Il ne s'agit officiellement que de prospection : on cherche, on trouve peut-être, on prend les mesures et on prépare le terrain. Mais on n'exploite pas encore. Pourtant, à Luisha, on raconte que des camions viennent la nuit, défoncent la piste et emmènent des sacs vers les usines de raffinage de Lubumbashi.

Sous le feu des critiques

La puissance de George Forrest, le plus gros employeur du pays, l'homme qui assure payer à l'Etat 34 millions de dollars à titre d'impôts, suscite convoitises et reproches. En profitant de la déconfiture de la Gécamines, le « vice-roi » du Katanga aurait sous-estimé la valeur des concessions et du matériel existant, et surestimé son propre apport financier, mettant ainsi la main sur un jackpot. Il aurait voulu racheter une usine de munitions en Tanzanie, à proximité immédiate de tous les seigneurs de la guerre de la région, avant que le permis d'exportation soit bloqué en Belgique...

Les critiques montent en puissance. C'est au tour de la Société du terril de Lubumbashi d'être l'objet d'une polémique. Avec son associé finlandais OMG (Okotumpu Money Group), Forrest cède à la Gécamines, propriétaire du terril, l'oxyde de zinc et de cobalt qu'il en extrait, et envoie le résidu en Finlande pour un ultime raffinage. Mais l'OMG découvre après coup que le concentré venu de Lubumbashi contient aussi du germanium, un minerai rare et cher. Alors que la consommation mondiale de germanium ne dépasse pas cent tonnes par an, le terril de Lubumbashi, à lui seul, en contiendrait trois mille après retraitement ! Forrest assure que, sur son intervention, les Finlandais ont accepté de rétrocéder 7,5 % de leur chiffre d'affaires à la Gécamines et que

lui-même ne bénéficie en rien de cette miraculeuse découverte...

Affecté par les accusations dont il fait l'objet, Jojo engage des bureaux d'avocats, lance des procès contre ses détracteurs. En 2003, deux ans après avoir quitté la direction de la Gécamines, il compare devant une commission d'enquête du Sénat belge. Nerveux, encadré par des avocats aux allures de gardes du corps, il se bat bec et ongles. Défend sa respectabilité. A l'école, sa fille cadette pleure en entendant les attaques contre son père.

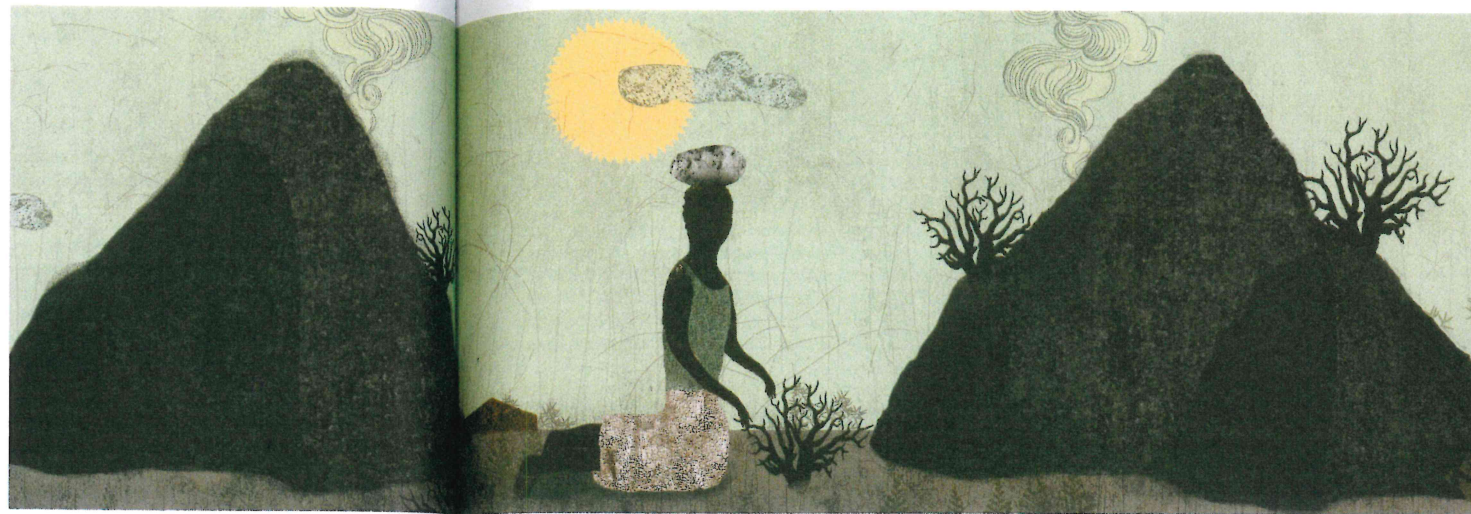
Aujourd'hui encore, Forrest avance des chiffres. Il aurait sous-estimé la valeur des concessions et surestimé ses apports ? Ses partenariats, assure-t-il, ont au contraire apporté 75 % des recettes de la Gécamines. A elle seule, la Société du terril de Lubumbashi (cinq mille cinq cents tonnes de cobalt en 2007) aurait versé 100 millions de dollars.

Sans complexes, Jojo admet qu'avant les élections, il a avancé de l'argent à tous les camps en présence, veillé à être en bons termes avec tout le monde, à la fois avec le président sortant (réélu) et son challenger. A Lubumbashi, tous ceux qui comptent ont un jour bénéficié de ses faveurs : une place dans ses avions, un coup de pouce financier sinon plus encore. Non chiffrable. Indémontrable. Et profondément congolais.

Les critiques formulées en Belgique et ailleurs contre l'homme d'affaires le plus puissant du pays agacent le gouverneur du Katanga : « *Celui qui investit le premier prend plus de risques. Il peut tout perdre, mais il peut aussi gagner davantage.* » Moïse Katumbi sait de quoi il parle : après avoir commencé à vendre du poisson en Zambie, cet homme de 40 ans au regard hardi s'est lancé dans le transport, puis, comme Forrest voici vingt ans, dans la « découverte », la préparation des sites miniers. Après avoir revendu à bon prix l'un de ses gisements, il s'est lancé dans la politique, a fait le plein de voix et entend faire décoller sa province, quitte à faire des jaloux à Kinsasa où l'on craint toujours les risques de sécession.

Katumbi renvoie dos à dos les ONG et les experts de l'ONU qui ont contraint l'homme d'affaires à venir s'expliquer à Nairobi, puis à New York : « *Ces gens seraient-ils contre le développement du Congo ?* » Non content de se défendre, Forrest enfonce le clou : « *Dans ma famille, on a toujours fait du social. C'est les pays qui veulent ça.* »

Dans la droite ligne de la tradition paternaliste du colonialisme belge, Forrest ne se contente pas de rétribuer plus correctement qu'ailleurs les quinze mille travailleurs congolais et la centaine d'expatriés qui, directement ou indirectement, dépendent de lui. Il finance des écoles où se forment les futurs



contremaîtres, soutient des dispensaires, distribue des sacs de farine en fin de mois... « *Pour les familles, c'est bien plus important que l'argent.* »

Forrest est adroit. A Lubumbashi d'abord, à Kinsasa ensuite, à la demande de Joseph Kabila, le fils et successeur du tombeur de Mobutu, il a construit deux marchés modernes dans les quartiers populaires et bien malin qui démontrera la mécanique financière de l'opération. A Lubumbashi, il soutient des dispensaires, achète des médicaments mais l'hôpital qu'il finance est réservé aux cadres de la société.

Un carrousel qui s'emballa

A Kolwezi, le haut plateau de savane herbeuse semble avoir été chiffonné par un géant furieux, qui aurait malaxé la terre, dressé des remblais hauts comme des montagnes, creusé des lacs et des cratères... Des centaines d'engins déglingués ressemblent à des jouets abandonnés par un enfant gâté.

En mai 2006, pour l'inauguration en grande pompe de Katanga Mining, tout le monde est là : la sœur jumelle du Président, les anciens compagnons de Laurent-Désiré Kabila, plusieurs ministres, des escouades de journalistes... Dans cette ville où a commencé la saga familiale, Jojo frappe un grand coup.

Il sait que le cœur de la Gécamines bat ici. Ces mines géantes ont fait la fortune du pays. Pendant dix ans, les fours sont demeurés éteints, les installations gigantesques se sont rouillées, les habitants ont volé les câbles, les résidus chimiques ont continué à croupir dans les bassins de décontamination. « *Si vous mettez le pied dans cette eau verte, vous perdrez vos orteils* », prévient un ingénieur.

En lançant Katanga Mining, Forrest remet l'usine en activité. A ceux qui l'accusent d'exploiter un trésor, il montre qu'il veut ranimer les mines aban-

données et produire cent cinquante mille tonnes de cuivre et cinq mille tonnes de cobalt par an. Sous les acclamations, l'enfant du pays s'adresse aux hommes en swahili : « *Je vais vous donner un vrai travail, et lorsque vous retrouverez votre femme le soir, vous n'aurez plus honte.* »

Ce jour-là, Jojo revient en vainqueur dans sa ville natale. Les invités se retrouvent ensuite au cercle Manica, là même où George draguait dans sa jeunesse... Un mois plus tard, il est l'un des seuls Blancs invités au mariage du président Joseph Kabila. Calme et réservé, comme isolé dans une sorte de bulle, il circule sur la pelouse d'honneur, mêlé aux intimes du chef de l'Etat. Le « vice-roi » du Katanga en majesté.

Au Congo cependant, le carrousel tourne vite. Fortunes et faveurs se font et se défont, les générations se suivent. Fin 2006, Joseph Kabila est élu avec 58 % des voix. Il assoie son autorité. Le prix du cuivre explose, drainant vers le Congo les géants de l'industrie minière. George Forrest, longtemps seul à croire aux chances du Congo, doit désormais partager le terrain.

Voici un an, la ville de Bruxelles a envoyé à Lubumbashi quelques bus jaunes qui ne servaient plus. Aujourd'hui, l'un d'entre eux attend devant l'hôtel Park. Une vingtaine d'hommes embarquent. Des Chiliens et des Mexicains. Des Australiens, des Américains. Le bus les emmène à travers la province, visiter les mines en activité, repérer les sites encore disponibles... Il y a encore beaucoup d'argent à gagner. « *Au Chili, nous tablons sur un taux de 1%. Ici, la teneur en cuivre oscille entre 4 et 5%.* »

Sous la pression des ONG et de l'opinion, le gouvernement passe au crible les contrats miniers. Le vice-ministre des Mines annonce que tous les contrats signés avant les élections vont subir « *une opération chirurgicale* » : « *Sur soixante contrats exa-*

minés, aucun n'est acceptable. Quarante peuvent être renégociés, vingt seront tout simplement annulés. »

Forrest comprend et commence à protéger ses arrières. Dans l'un des quartiers les plus huppés de Bruxelles, à Uccle, là où Mobutu avait naguère sa résidence, il se fait construire une immense demeure, à toutes fins utiles...

Le premier coup part de l'entourage même de Kabila : un tycoon israélien, Dan Gertler, lance une OPA sur Kolwezi. Après avoir fait fortune dans le diamant du Kasai, dans le centre du pays, l'homme convoite le cuivre et veut s'emparer de Katanga Mining!

En novembre 2007, découragé, Forrest répète à qui veut l'entendre qu'il va tout vendre et quitter le Congo, replier sa famille et sa fortune. Passé ce moment d'abattement, Jojo se ressaisit et avance ses pions. « *Avec deux coups d'avance, comme d'habitude, il a reculé pour mieux sauter* », relève Jean-Pierre Kongolo, patron de la Fédération des entreprises du Congo à Lubumbashi, son bras droit depuis vingt-cinq ans. Puisqu'il ne peut battre l'Israélien et se refuse à introduire en bourse ses entreprises, Forrest se joint à lui. Il réduit à 20 % sa participation dans un groupe financièrement renforcé par la société de Dan Gertler et veille à assurer pour son fils Mike une place au conseil d'administration de Katanga Mining.

Les vrais adversaires, les Chinois

Mais de nouveaux acteurs ont pris place dans le carrousel minier, notamment les Chinois. Ah, les Chinois ! Au bout du compte, ce sont les vrais adversaires de Forrest. Les premiers d'entre eux sont arrivés au Katanga sur la pointe des pieds, en éclaireurs, une dizaine d'années plus tôt. Dans les années 80, ils avaient construit pour Mobutu une réplique de la Cité interdite et rapidement ruiné l'industrie textile congolaise avec leurs pagnes bon marché.

Mais, au Katanga, c'est à peine si on les voyait, ombres furtives dissimulées dans les arrière-boutiques. Logeant à vingt dans des villas qu'ils louaient cinq mille dollars sans discuter, ils se contentaient de faire du commerce. Electroménager, vêtements, portables, les Congolais enthousiastes faisaient des razzias sur les échoppes bon marché. Dans le même temps, les Chinois achetaient les sacs de minerai aux « creuseurs » et les renvoyaient vers l'Asie pour raffinage.

Après sa prise de fonction, le gouverneur Katumbi a frappé un grand coup : « J'ai fait expulser cinq mille Chinois entrés ici avec un visa de touristes. J'ai interdit l'exportation de matière brute. Le minerai doit être raffiné sur place. » Les Chinois se sont inclinés. Des fours sont apparus dans les arrière-cours. De nouveaux immigrants, industriels et discrets, se sont installés dans les villages de brousse.

Les Congolais commencent à s'inquiéter. « Le premier jour, je conduis un Chinois vers une boulangerie. Le deuxième jour, il conduit ma voiture. Le troisième, il achète la boulangerie, et le quatrième, il me vend le pain », plaisante Serge, chauffeur de taxi.

Les Chinois n'ont pas fini d'être l'objet de craintes et de plaisanteries. Paul Fortin, un avocat d'affaires canadien imposé en janvier 2006 par la Banque mondiale à la tête de Gécamines mais « retourné » par les Congolais, a négocié à Pékin durant deux mois, fin 2007. Le résultat ? « L'accord du siècle » entre la Chine et la Gécamines.

Le Congo fournira aux industriels de Pékin dix millions de tonnes de cuivre. En échange, les entreprises chinoises reconstruiront les infrastructures du pays : trois mille kilomètres de routes, cent quarante-cinq hôpitaux et centres de santé, quatre universités, vingt mille logements sociaux... Les bulldozers entreront en action dès la fin de la saison des pluies. Fortin est formel : « Quelles que soient les objections des Occidentaux ou les réticences de la Banque mondiale, les contrats passés directement par la Gécamines sont irrévocables. »

George Forrest, lui, sait que les Chinois risquent de l'évincer de tous ses projets de travaux publics :

D'autres aventuriers, plus affamés, plus habiles, bousculent Forrest dans son fief katangais. Mais la partie n'est pas finie.

« Comment entrer en concurrence avec des entreprises qui seront exemptées de taxes ? Les nouveaux venus disposent d'une main-d'œuvre bon marché, des gens qui travaillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre et se relaient pour dormir dans une seule chambre... Des conditions que je n'oserais jamais imposer à mes travailleurs congolais... Voici deux ans déjà, j'avais dit que, si les Européens ne se dépêchaient pas, ce seraient les Chinois qui emporteraient le morceau... »

Désormais, des pans entiers de l'empire Forrest sont attaqués. J'en suis témoin. A Kolwezi, les ingénieurs de Forrest nous montrent en ce mois de février 2008 les deux mines noyées de Machamba et Dikuluwe, d'immenses cratères dont il faudra retirer l'eau avant d'entamer toute exploitation. Soudain, un portable sonne. Le site, est-il annoncé, retourne dans le giron de la Gécamines, qui va le céder ensuite aux Chinois. Les hommes de Forrest reçoivent la nouvelle comme un coup-de-poing.

« Il me manquait 2,5 millions de tonnes de cuivre », explique Paul Fortin, l'avocat canadien nommé à la tête de la Gécamines, qui se veut rassurant pour son vieux partenaire : « Tonne de cuivre pour tonne de cuivre, Forrest retrouvera des gisements équivalents. Sinon, il sera dédommagé... en 2012... » Jojo sait ce que valent les promesses au Katanga.

Malgré ce KO debout, qui le prive de ses participations dans deux de ses mines les plus importantes, Forrest ne parle plus de quitter le Congo. Dans son bureau de Wavre, en Belgique, tout évoque le cœur de l'Afrique : tableaux aux couleurs violentes, meubles en bois tropicaux sur lesquels luisent le vert de la malachite ou l'or brun des croissettes de cuivre du Katanga. Veste à carreaux, cravate illuminée, cheveux de jais et voix griffée, George Arthur Forrest ne dissimule pas sa déception. Mais il est déjà ailleurs. On l'entretient de mines, de cuivre, de cobalt, de germanium. Il répond cimenteries, tourisme, chemins de fer, liaisons fluviales...

Tout haut, il réfléchit : « L'avenir de ce pays, ce ne sont pas les mines, qui n'auront qu'un temps. C'est le tourisme, les transports, l'agriculture et aussi l'élevage. Ce pays pourrait nourrir l'Afrique. C'est pour cela qu'en plus de ma ferme, j'ai acheté un ranch, avec trente-deux mille têtes de bétail. Le Congo, c'est chez moi. Je ne vais pas me disperser, mais restructurer le groupe pour le recentrer. C'est cela le secret : se déployer là où les autres ne sont pas encore. »

D'autres aventuriers, plus affamés, plus habiles, plus offensifs, le bousculent dans son fief katangais. Mais la partie n'est pas finie. Jean-Pierre Kongolo insiste : « Jojo a toujours deux coups d'avance... » Y compris ceux auxquels on s'attend le moins. ❖❖❖

Une bibliographie Des rapports sur le Congo

La Mangeuse de cuivre, la saga de l'Union minière du Haut-Katanga, 1906-1966, de Fernand Lekime (Didier Hatier, 1992). Ce récit historique plonge aux origines de la société Gécamines, depuis les prospections du géologue Jules Cornet jusqu'à la saga de l'uranium, cédé à prix d'ami aux Américains. Cet uranium sera utilisé par les Etats-Unis pour fabriquer la bombe atomique.



De la mine à Mars, la genèse d'Umicore, de René Brion et Jean-Louis Moreau (éd. Lannoo, 2006). Cet ouvrage livre des clés. Comment l'Union minière du Haut-Katanga s'est développée, a été nationalisée par Mobutu et s'est transformée en Gécamines ? Comment l'Union minière, devenue Umicore, a développé les secteurs de pointe de l'industrie métallurgique en Belgique ? On y trouve de longs et passionnants développements à propos de la livraison de l'uranium congolais aux Américains et du rôle de l'Union minière dans la sécession katangaise et le processus de décolonisation.

George Forrest, le Congolais blanc, de Philippe Brewaeys (à paraître aux éditions Luc Pire). Un portrait de l'homme, une saga familiale, l'histoire d'une aventure humaine et industrielle.



Géopolitique du Congo, de Marie-France Cros et François Misser (Editions Complexe, 2005). Un ouvrage de référence, très précis, publié à la veille des élections de 2006, qui décrit les enjeux de la politique et de la reconstruction du pays. Avec, dans la marge, des anecdotes savoureuses qui démontrent pourquoi le Congo est irréductible à bien des analyses occidentales.

La mauvaise gouvernance, le pillage des ressources naturelles, les contrats léonins passés entre les entreprises d'Etat congolaises et des sociétés étrangères sous couvert de privatisation, le financement des guerres et des achats d'armes par l'exploitation des ressources du pays ont fait l'objet de très nombreux rapports publiés par le Groupe des experts de l'ONU et par des organisations non gouvernementales. Voici quelques documents de base, parmi bien d'autres :

Le Secteur minier congolais à la croisée des chemins, par l'ONG Global Witness (octobre 2007). Le manque de transparence risque de nuire à l'examen des contrats miniers.



Représentation du terril de Lubumbashi.

Rapport de la commission d'enquête parlementaire chargée d'enquêter sur l'exploitation et le commerce légaux et illégaux de richesses naturelles dans la région des Grands Lacs au vu de la situation conflictuelle actuelle et de l'implication de la Belgique (Sénat de Belgique, 20 février 2003).

Analyse de deux conventions de joint ventures, contrat entre Gécamines et Global Enterprise corporation Ltd (GEC) et convention avec Kinross-Forrest Ltd. Par le Réseau de lutte contre la corruption et la fraude (rapport « KF Ltd » de janvier 2005 relatif à l'exploitation de la filière Kamoto). Adresse e-mail : contrelacontrebande@yahoo.fr Cette source a le mérite d'être congolaise et l'analyse détaillée de deux conventions est destinée à éclairer les plus hautes autorités du pays.



L'Etat contre le peuple, la gouvernance, l'exploitation minière et le régime transitoire en République démocratique du Congo, par l'Institut néerlandais pour l'Afrique australe (Niza, www.niza.nl) et le service d'information d'International Peace (Ips). Cette étude très fouillée, menée par plusieurs ONG, montre comment la société d'Etat Gécamines a été dépouillée de tous ses actifs durant la période de transition, au cours d'un processus de privatisation anarchique et opaque, sur lequel la Banque mondiale a fermé les yeux. Miné par la corruption, le gouvernement congolais n'a pas défendu l'intérêt de l'Etat.

Deux films à voir



Mobutu, roi du Zaïre et Congo River, de Thierry Michel (1999 et 2005, Films de la Passerelle). Le réalisateur prépare actuellement un film consacré au Katanga et à ses enjeux miniers.

